

RITA BAGA

Une paillette à la fois

Journal d'une reine



R I T A B A G A

Une paillette à la fois

Journal d'une reine

Première fois

J'avais 17 ans, la première fois que j'ai vu une drag de près. Il faisait chaud cette journée-là. C'était la fête d'un ami et, tous un peu amochés, on a décidé qu'on sortirait dans la grande ville et qu'on irait voir ça, le «village des gais». J'avais le shake, pis j'étais terrorisé à l'idée qu'on allait peut-être me carter et que j'allais être obligé de retourner sur la Rive-Sud, seul. Parce que les autres, eux, y'avaient l'âge.

Pour me donner du courage, j'ai bu ben des shooters de vodka cheap et je me suis fait aller le *straight acting*. Ça a fonctionné, je suis entré dans le bar, chancelant, mais sûrement, et on est allés célébrer le jubilaire right-trou.

À l'époque, les bars étaient pleins à craquer. Il n'y avait pas d'apps de messagerie pour qu'on se trouve facilement. Internet en était à ses débuts et les téléphones restaient à la maison. Si on voulait se rencontrer, se faire des amis ou des amants, on sortait. Et le Village de Montréal, c'était l'endroit pour rencontrer du monde «comme nous autres».

J'me rappelle plus l'heure qu'il était. J'avais perdu mes amis quelque part dans cet immense bar de trois étages et j'les cherchais en traînant de la patte. C'est à ce moment-là que j'ai entendu :

« Attention, mesdames et messieurs ! C'est l'heure de la performance ! Êtes-vous prêts ? Voici Miss Butterfly ! »

Je cherchais partout dans le bar ce qui affolait autant le public. Ça criait, ça sifflait partout, l'ambiance était survoltée. Pour la vierge de club que j'étais, je m'attendais à voir une danseuse aux seins nus ou une cracheuse de feu, comme dans les vues.

Quelle ne fut pas ma surprise de voir une grande femme, tout de latex vêtue, sortir de nulle part, éclairée par le spotlight. Elle tenait une cravache et faisait des signes vulgaires avec sa langue et ses doigts pour faire rire les clients. Et ça marchait ! Ils en redemandaient, encore, et encore, et encore.

Je me suis approché pour scruter la créature de plus près. Les gens devaient bien crier pour une raison en particulier, elle devait bien faire quelque chose de spécial. Et pourtant, non : elle était posée, sculpturale, et semblait posséder la foule d'un simple regard. J'me disais qu'elle avait vraiment l'air sexy avec son kit moulant et ses simagrées vulgaires. J'étais surtout impressionné par son charisme et son attitude intimidante.

Ça m'a pris deux bonnes minutes avant de comprendre que « elle », ben... c'était un « lui ». Au début, j'sais pas si c'est son nez, ses poses ou son maquillage exagéré, mais j'trouvais qu'elle avait quelque chose qui clochait. Pis à force d'entendre le monde près de moi faire des calls sur le fait qu'elle était leur drag préférée et qu'elle était vraiment une bonne queen, il y a eu comme un déclic : c'était un gars, un dude, « un homme déguisé en femme », comme on le disait à l'époque, sans connaître la maladresse de ces propos.

J'ai eu un choc. Pour le p'tit bonhomme de la Rive-Sud habitué à un certain niveau de confort et porteur d'une belle naïveté, cette révélation venait de frapper un grand coup.

Sans trop savoir pourquoi, j'suis devenu mal à l'aise et j'ai quitté l'étage sitôt la performance terminée. J'ai fini par retrouver mes amis, avec qui j'ai eu une longue discussion sur la « patente » fascinante et malaisante que j'avais vue au deuxième étage. Ils la connaissaient tous : elle était la reine de la place.

Le reste de cette soirée de mai 2004 ne fut pas marquant puisque, les shooters aidant, j'en garde un souvenir assez flou. J'me souviens surtout du feeling que j'ai eu en voyant Miss Butterfly la première fois. Du mixed feeling, devrais-je dire. Ça devait être un sentiment qui se situe quelque part entre l'étonnement, la confusion, l'incompréhension et la fascination. Chose sûre, j'n'aurais jamais pensé que, 15 ans plus tard, le seul Jean-François Bilodeau-Guevremont de Boucherville (et, assurément, de la planète) exercerait le même métier que cette personne, qui est maintenant une amie. Ni même qu'il serait à son tour une des reines du village.



Présentations officielles

Bon, ça s’peut que vous ne me connaissiez pas. Je ne suis pas Mado Lamotte – c’est ma grand-mère –, mon mentor. On reviendra plus tard au système des familles dans le monde de la drag. J’voudrais pas trop vous mélanger en partant.

Commençons donc par le commencement, comme ils disent. Je vous fais un résumé grossier, parce que certains thèmes seront repris et détaillés.

J’m’appelle Rita Baga et je suis une drag queen, autoproclamée (puis validée par Valérie Plante) « Reine de Montréal ». J’ai commencé à faire ce beau métier en 2007 et, depuis toutes ces années, ça n’a jamais arrêté. Même que ça va de plus en plus vite. Y’a toujours un projet fou qui s’ajoute et ma vie est remplie de moments magiques qui n’ont pas de bon sens.

J’ai un background d’improvisation, chant et théâtre, mais je suis aussi bachelier en relations humaines et maître sans mémoire en gestion et développement du tourisme.

Au cégep, je me suis joint à une troupe de comédie musicale et me suis lié d’amitié avec une grande folle qui s’appelait Kévin. Oui, oui, avec un accent ! C’est pas de sa faute, il vient de Sherbrooke.

Kévin commençait à faire des shows de drags au Cabaret Mado. Je n'étais jamais allé là et ça ne me tentait pas pantoute. Mais il a fini par me convaincre. Il participait à un concours et il avait besoin du soutien et des votes de ses amis. J'y suis allé à reculons.

Je me rappelle que la première fois, c'était spécial pour moi de voir autant de monde dans un si petit endroit. On pouvait à peine circuler, il faisait chaud, ça fumait, ça puait. Remarquez, comme je fumais dans c'temps-là, ça m'adonnait de ne pas avoir à sortir dehors.

Anyway, Kévin, alias Célinna, était une drag queen très humoristique, qui plaisait assurément à un large public. Ce soir-là, il était plus drôle que jamais et son numéro avait conquis la foule. Je ne l'avais jamais vu performer en drag et j'ai été agréablement surpris. Par la suite, je suis retourné plusieurs fois au Cabaret et, avec le temps, je me suis lié d'amitié avec d'autres queens.

Sur une note plus personnelle, je n'étais pas au top dans ma vie de tous les jours, à l'époque. J'étais étudiant, endetté, et j'habitais dans mon premier appartement à Montréal avec ma meilleure amie d'enfance. On avait une chambre double séparée par un muret, avec une jauge de 30 centimètres entre le plafond et le début du mur. On repassera pour l'intimité. Je salue d'ailleurs Alexis, son premier vrai chum, que j'ai entendu plus d'une fois profiter des plaisirs charnels avec ma colocataire. Doux souvenirs.

Je passais de plus en plus de temps chez Kévin. La situation était devenue difficile avec ma colocataire. Jonathan, un autre ami de Kévin, vivait la même chose. On s'est donc ramassés les trois dans un mini trois et demie au coin de Crémazie et Saint-Denis. On était jeunes, vraiment paumés et très souvent sur le party. Jonathan aussi faisait des shows. Il en fait encore

aujourd'hui et c'est une des reines du Cabaret. Marla Deer, qu'elle s'appelle.

Célinda et Marla performaient de plus en plus en duo. Elles se sont liées d'amitié avec Dream, qui était alors LA star de la place. À force de les fréquenter, je suis également devenu *buddy buddy* avec Dream/Julien.

Julien me disait souvent à la blague : « Tu devrais tellement faire des shows de drag. T'es super drôle ! Tu pourrais t'appeler Rita et faire une matante. » Je ne voulais rien savoir. J'aimais beaucoup cet univers, mais ça ne m'attirait pas du tout. Et puis, un jour, une occasion est arrivée.

En février 2007, pour l'anniversaire de Dream, Marla, Célinda et moi avons décidé de lui faire une surprise et de préparer un trio, dans lequel, vous l'aurez compris, je serais en drag pour la première fois. Je me souviens encore de l'ambiance dans les loges, les drag queens me maquillaient toutes, j'étais leur projet collectif. Ma sœur Mélanie m'avait acheté des talons noirs à plateforme beaucoup trop hauts pour la débutante que j'étais. Ce soir-là, on a fait notre premier trio d'une longue série, sur le Lounge Medley de *Sister Act*.

En me voyant, Dream a hurlé de surprise ! Et pour moi, ce fut un coup de foudre immédiat. La réaction du public, le plaisir d'être sur scène dans un costume, tout ça m'a plu énormément. Ce fut une révélation : j'adorais être drag queen. C'était comme un amalgame de tout ce que j'aimais : la scène, la danse, la comédie, le maquillage, les vêtements, les bijoux. Une nouvelle passion a instantanément vu le jour.

Après cette soirée mémorable, Dream m'a demandé de refaire ce numéro au Dragage de Québec, où elle animait une soirée mensuelle. Ce fut ma première gig payée : 25 \$! Peu de temps après, en mai, Dream s'est fait offrir une nouvelle soirée tous les dimanches au Cabaret Mado. Pour

sa première, elle a choisi d'inviter Marla, Célinna, Destiny et Rita.

Par la suite, Mado a repéré notre trio et s'est mise à nous appeler les trois Stooges. Notre nom a commencé à circuler de plus en plus dans le Village et nous sommes rapidement devenues « the new thing ». Nostalgique des beaux jours du Léopard, le bar qui l'a vue s'épanouir dans les années 1980 et 1990, Mado décida que les trois Stooges seraient présentes tous les mardis pour faire de l'animation de foule. Des club kids. Pour les ceuses qui ne connaissent pas ce terme, c'est un peu complexe. Mais on peut résumer le tout grossièrement par des créatures, souvent vêtues de façon excentrique, faisant la promotion des partys et des soirées dans les clubs. C'était très populaire dans les années 1990 à New York, notamment. Amanda LePore est probablement la plus connue et active encore à ce jour. Recommandation pour en savoir plus : le film *Party Monster* (2003). Pour un public averti.

On était tellement laides ! Y'avait pas de tutoriels sur YouTube, TikTok ou Instagram pour savoir comment faire. On apprenait par essais et erreurs. Et y'a eu beaucoup d'erreurs, mettons. Nous étions payées 25 \$ par soir et on nous donnait cinq drink tickets. On faisait le party ! Nos personnages étaient vraiment distincts les uns des autres et drôles à voir ensemble : Marla, la grande maigre théâtrale de six pieds cinq ; Rita De Marde (vous avez bien lu, c'était mon premier nom de scène), l'armoire à glace bouboule qui se prenait pour une matante ; et Célinna, la petite boulotte qui trippait sur les années 1980. On était vraiment quelque chose.

Notre trio a été très actif de 2007 à 2010. Nous avons fait plusieurs spectacles thématiques et nous nous assurons d'être toujours vues ensemble, avec des tenues assorties. Nous étions sur scène tous les mardis et plusieurs autres

fois par mois. Lorsque nous étions en solo, nous respections toujours nos personnages et choisissons nos chansons en fonction de ceux-ci. Dans le cas de Rita De Marde, c'étaient essentiellement des comédies et des pièces de répertoire québécois.

*

Un jour, j'ai commencé à regarder la compétition *RuPaul's Drag Race*, qui venait d'arriver sur les ondes de Logo aux États-Unis et sur OUTtv, ici. L'émission me challengeait grandement sur le sérieux de ma drag. À cette époque, je prenais à peine 30 minutes pour me transformer. Je ne mettais pas toujours de bourrures, ne me rasais pas la poitrine et mes perruques étaient hideuses. Ce n'était pas dans l'esprit de créer un personnage, mais par paresse. Après tout, nous étions considérées comme le trio plus trash, qui était là pour faire la fête tous les mardis. Et dans mon esprit c'était temporaire, la drag. Un trip. Nous étions quelques-unes à tourner les coins ronds. Mais cette damnée émission commençait à nous remettre en question. Elle devenait un comparatif accessible pour le grand public.

Il fallait prendre une décision. Est-ce qu'incarner Rita était temporaire ou pouvais-je commencer à considérer le tout de façon plus sérieuse? Désirais-je faire des spectacles et continuer à explorer ce métier atypique? Poser la question, c'était y répondre. Il ne restait maintenant qu'une seule avenue : *step up my game!*

Je me suis mise à l'étude du maquillage, j'ai pris des leçons avec d'autres drag queens et je me suis décidé à changer de registre. Bye bye, Ginette Reno! Maintenant je voyais grand, je voulais chanter et bouger comme les Américaines. Alors

je me suis mise à choisir des chansons de club, du house, de l'électro. À élaborer des concepts plus audacieux.

Pour casser l'image de Rita De Marde, la matante, j'ai changé de nom de famille. C'est ainsi qu'est née Rita Baga. Il est important de mentionner que Mado ne voulait pas écrire le mot « marde » sur les affiches promotionnelles. Elle trouvait que ça manquait de classe. Une question de goût, je présume.

Marla dit souvent à la blague que la naissance de Rita Baga est un peu l'élément déclencheur de la fin de notre trio des Stooges. Telle une Diana Ross ou une Beyoncé, je voulais voler de mes propres ailes. J'ai donc pris de plus en plus de contrats privés, sans les Stooges. Et Rita a commencé à être recrutée par d'autres endroits comme le Cocktail, le Sky et le Drague, pour performer en solo.

Au fil des années et des contrats, le personnage s'est peu-à-peu finé. En générant davantage d'entrées d'argent individuelles, je pouvais maintenant investir dans des costumes, du maquillage et des perruques. Je me suis mise à étudier le métier et les tendances et à faire des numéros de production et des spectacles solos.

Le Complexe Sky m'a par la suite approchée pour animer des soirées. Pendant un an, j'ai animé JUST DANCE, une soirée consacrée à la musique dance et électro, cette nouvelle passion et singularité qui me définissait au sein de mes consœurs.

En juin 2014, il y eut un revirement de situation.

Dream/Julien, la star du Cabaret Mado, n'en pouvait plus. Sous l'apparence d'un coup de tête, elle nous a annoncé qu'elle déménageait à Québec, quelques minutes avant d'entrer sur scène. C'était une des artistes invitées de Mado et de Nana, les animatrices des spectacles du weekend.

Dream s'était présentée à peine quelques minutes avant le spectacle de 23 h, réveillée depuis peu. Nous avons tenté de

la joindre à plusieurs reprises puisqu'elle n'était toujours pas dans les loges à 22 h, l'heure d'arrivée maximale permise. Une autre drag était en train de se préparer, ayant accepté de dépanner Mado et de faire un remplacement de dernière minute. Julien avait bien tenté d'accéder à sa loge, incognito. Il fut toutefois intercepté par la gérante de l'établissement et Mado fut découragée de cet écart de conduite devenu de plus en plus fréquent et alarmant. Pris au dépourvu, Julien lui a simplement répondu qu'il n'en pouvait plus et qu'il retournait chez ses parents, à Québec. Et le soir même, il l'a fait. Nous croyions entendre des paroles en l'air.

Nous avons été avisés le lendemain, samedi donc, du sérieux de sa démarche. Il a alors fallu trouver une solution permettant d'offrir un spectacle le jour suivant.

Les dimanches Dream Académie étaient présentés depuis déjà cinq ans au Cabaret Mado. Vingt-quatre heures après cet incident isolé et impromptu, notre trio a accepté de dépanner la patronne en offrant un nouveau concept : Summer Camp. Il s'agissait d'un pastiche de la soirée de Dream, animé en alternance par un des membres de notre trio.

En août, Mado m'a offert de prendre les rênes du dimanche soir. Ma propre soirée, toutes les semaines. Je n'en revenais pas ! Le 7 septembre 2014, j'ai animé pour la première fois Bagalicious : une soirée célébrant la musique house, pop et électro.

Et depuis ce 7 septembre 2014, tout a déboulé : j'ai fait des tonnes de spectacles, participé au festival Juste pour rire, présenté le spectacle de clôture du T-Dance de Fierté Montréal, animé l'événement extérieur Drag Superstars mettant en vedette des reines de *RuPaul's Drag Race* au Casino de Montréal et au parc des Faubourgs devant plus de 15 000 personnes, produit un spectacle de personnifications

dans le cadre du Zoofest au Monument-National, participé à plusieurs émissions de télé, notamment *Code F*, *Les Jokers*, *Max L'Affamé*, *La guerre des clans* et la série documentaire *Ils de jour, Elles de nuit*.

C'est dans cette série documentaire de 2017 que le grand public m'a découverte. Si vous avez vu une drag queen sur l'écran géant devant Radio-Canada pendant un mois, ben c'était moé! Dans cette série de huit épisodes réalisée par Frédéric Gieling, les téléspectateurs ont pu nous suivre durant un an. Nous étions six queens à participer. Une expérience hors du commun!

Bref, voilà très grossièrement les grandes lignes de ma carrière. Ça devrait vous rassurer un peu pour le reste de cette œuvre (elle ne se prend pas pour de la marde avec son « œuvre », elle!). Je pense bien avoir ma carte de compétence pour pouvoir coucher sur papier les secrets de ce métier-là.

*

Ce chapitre a été écrit en 2019. Le simple fait de le relire me fait sourire et comprendre que j'ai longtemps eu besoin de me justifier et que j'étais, jusqu'à tout récemment, souvent sur la défensive.

Il y a aussi une grande contradiction entre la fierté d'avoir accompli plein de projets et le sentiment d'avoir fait le tour du jardin. Je me souviens qu'au moment d'écrire ce passage, j'étais en grande interrogation sur ma carrière artistique: je travaillais de jour pour le festival Fierté Montréal et j'avais une soirée hebdomadaire au Cabaret Mado. *Canada's Drag Race* n'existait pas encore, *Big Brother Célébrités* non plus. Je pensais réellement avoir atteint un plateau et je songeais à me retirer progressivement.

Le stress lié aux gros défis a toujours été un facteur déterminant dans mes prises de décisions. Je carbure à l'adrénaline et aux situations impossibles. L'envie de défoncer des portes et de rendre l'inaccessible accessible est toutefois un couteau à double tranchant : l'extase ressentie au sommet est le résultat d'une grande anxiété de performance et de nombreuses nuits blanches. C'est presque maladif. Avoir de l'ambition et se donner les moyens pour atteindre ses objectifs vient avec son lot de compromis, souvent au détriment de sa santé mentale. J'y reviendrai.

C'est un peu précipité de creuser en soi lorsqu'on est encore à l'étape du défrichage...



L'art de la drag

La motivation

Bon, qu'est-ce qui peut bien motiver une personne à vouloir en personnifier une autre ou à se créer un personnage? Il y a plusieurs facteurs: ça dépend du contexte, de l'environnement, de la personnalité, etc. Bref, chacun a ses propres raisons de pratiquer ce métier.

Pour plusieurs, la drag est arrivée dans leur vie par hasard. Mado dit souvent: «C'est pas toi qui choisis le métier de drag queen, c'est la drag queen qui te choisit.» C'est vrai pour la majorité d'entre nous.

Certaines drags ont commencé à être attirées par cet art ou à l'explorer durant l'Halloween. Quelques collègues actuelles ont même déjà confié être sorties chez Mado en drags pour la fête des Morts et avoir eu un déclic ce soir-là. Pour certaines, c'est l'envie d'essayer quelque chose de nouveau, et pour d'autres, comme ce fut le cas pour moi, c'est après avoir été impressionnées par une drag qu'elles ont vue dans un bar, à la télévision ou sur Internet.

La plus grande motivation pourrait être la soif d'être sur la scène, le désir de performer et de s'exprimer devant un public. C'est un sentiment hypnotisant, enivrant, qui fait souvent rêver. Ce n'est pas évident de mettre le doigt sur le bon mot. J pense que la meilleure façon de l'expliquer serait tout simplement de dire que c'est «un méchant trip!».

La plupart des drags sont passionnées par un ou des aspects entourant le métier, en plus de performer : la danse, le chant, la coiffure, le maquillage, la transformation, l'humour... Chaque artiste comble une de ces passions en pratiquant le métier.



Petite parenthèse. Dans les dernières années, notamment avec la docuserie *Je suis trans*, il y a eu un phénomène nouveau dans notre milieu : le coming out. Certaines de nos collègues assignées au sexe masculin à la naissance nous ont révélé être en fait en dysphorie de genre, c'est-à-dire qu'elles sentaient une discordance par rapport au sexe associé à la naissance et à celui qu'elles ressentaient.

Au sein de la communauté drag, plusieurs questions avaient alors été soulevées. Durant des années, nous nous sommes battues pour faire reconnaître ce métier-là comme une forme d'art à part entière, et non comme une identité de genre. Nous nous faisons tellement souvent demander par les clients des établissements offrant des spectacles de drag si nous vivions comme ça dans la vie de tous les jours que, pour plusieurs d'entre nous, il était impensable de répondre par l'affirmative. Mais c'est le cas pour certaines personnes. Et aujourd'hui, les loges et les scènes sont moins hétéroclites qu'elles l'ont déjà été. Durant de nombreuses années, elles représentaient une sorte de boys club. Assez ironique, quand on y pense.

Lorsque je vous disais que la motivation est contextuelle pour la personne qui pratique le métier de drag, eh bien, en voici un exemple concret : pour plusieurs, peut-être une dizaine sur plus de 300 drags actives dans la province, la motivation consiste à personnifier le genre opposé. Pour celles-là, la drag dépasse le passe-temps ou le trip : c'est une véritable question d'identité. Une drag queen américaine, qui venait de faire son coming out à la télé, a brillamment illustré ce point en affirmant

ceci : « *Trans is who I am. Drag is what I do.* » Quelques drags ont, depuis leur coming out, décidé de prendre leur retraite et de vivre leur identité de genre dans la vie de tous les jours. Une amie dans cette situation m'a confié ne plus avoir besoin de faire ce métier-là, puisque, pour elle, sa motivation n'était pas l'art de la drag, mais bien l'occasion d'être « en femme » lorsqu'elle performait. Et maintenant qu'elle vit sa vie en s'exprimant dans le genre féminin, elle ne ressent plus le besoin d'être drag.

Depuis plusieurs années, on assiste donc à une espèce de refonte de la drag. Traditionnellement exercé par des hommes cisgenres homosexuels, ce métier est aujourd'hui pratiqué par des personnes trans, des femmes, des hommes, des personnes non binaires, hétérosexuelles, bisexuelles, homosexuelles, pansexuelles. La plupart portent la même motivation : le désir de faire de la scène.

Pour les drags d'expérience, ou, si vous préférez, les « vieilles de la vieille », ce changement de paradigme a été un véritable bouleversement qui n'a pas plu à tout le monde. Comme dans n'importe quel métier, les vétérans qui l'exercent peuvent ne pas apprécier qu'on secoue les fondations sur lesquelles elles se sont appuyées durant plusieurs années. Cela donne lieu, encore aujourd'hui, à des discussions animées où les mêmes questions ressortent souvent :

— Est-ce qu'une personne trans peut pratiquer le métier de drag queen ?

— Est-ce qu'une femme peut être drag queen ?

— Est-ce qu'un homme peut être drag king ?

Pour moi, qui existe quelque part entre la vieille et la nouvelle génération, la réponse à ces questions est la même : bien sûr que oui ! L'important, c'est ce que tu livres sur la scène, pas ce que tu as dans la tête ou dans tes culottes. Car la motivation première devrait toujours être d'offrir une performance solide au public, dans le but de le divertir. Fin de la parenthèse.



Pour certaines drags, la notoriété associée à ce métier et la gloire qu'il peut apporter peuvent être ce qui leur donne l'envie de performer, mais pour d'autres, la performance est simplement une addition à leur carrière. Car avec l'avènement des réseaux sociaux, on assiste à une autre réalité : l'art de la drag est maintenant virtuel, et non seulement visible sur une scène. Plusieurs ont ainsi une très grande popularité en ligne, mais très peu d'expérience sur scène. Je suis d'avis que c'est une chose de faire de jolies photos, ça en est une autre de maîtriser l'art de la scène. Tout le monde peut faire de la drag. Ça ne signifie pas pour autant que chaque personne possède les aptitudes nécessaires pour se démarquer dans le domaine. Tous les professeurs de chant vous le diront : tout le monde peut chanter. Mais ce n'est pas tout le monde qui a une belle voix.

Il faut comprendre ici que tout le monde peut faire de la drag, peu importe son identité de genre ou son orientation sexuelle. C'est plus fréquent de pratiquer cet art et de faire partie des communautés, mais ce n'est pas exclusif. À mon avis, c'est essentiel de connaître l'histoire de la drag dans sa province et son pays, et de respecter et d'honorer les avancements liés aux différents combats et luttes qui ont eu lieu. C'est important d'apprendre le langage et la culture, qui y sont en constante évolution. La drag a beaucoup changé, dans les dernières années. Il faut s'adapter, comme pour toute chose, et faire preuve d'ouverture.



L'art de la drag...

Ça vous intéresse ?

Ça vous fascine ?

Ça vous choque ?

Vous avez peut-être des questions sur le sujet qui n'ont jamais trouvé réponse ? Quel heureux hasard, j'ai écrit ce livre ! Qui, en prime, contient des anecdotes, des souvenirs, des apprentissages, des moments marquants, de grandes victoires et de lourdes défaites. Après votre lecture, vous en saurez beaucoup plus sur le métier de drag queen, et sur moi par la même occasion. Vous serez rempli de gaieté ! Inquiétez-vous pas. On va y aller tout doucement, une paillette à la fois...

RITA BAGA, de son vrai nom **Jean-François Guevremont**, est une star de la scène et du petit écran (*Canada's Drag Race*, *Big Brothers Célébrités*, *Drag Race Belgique*). Ses tenues à couper le souffle et sa personnalité attachante en font une des artistes les plus appréciées du grand public.

